2e Année. — N° 44 DEUX RONDS Du Dimanche 8 au 15 Mars 1896

LA SOCIALE

Paraît tous les Dimanches

ABONNEMENTS France { Un an . . . . . 6 f » Six mois. . . . . 3 » Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur { Un an . . . . . 8 f » Six mois. . . . . 4 » Trois mois. . . . . 2 »

LE MASSACRE DES ANARCHISTES
à la Guyane en 1894

LORION-GIRIER CONDAMNÉ A MORT ET INNOCENT

Les Crimes de la Chiourme

Réflecs d'un Gniaff

Le Radicalisme de la Férocité

Les radicaux qui tiennent la queue de la poële ministérielle n'ont guère dans leur gibecière que le radicalisme de la férocité.

Ils viennent d'en donner la preuve à propos de Cyvoct. Depuis belle lurette la question de la mise en liberté du pauvre camarade revient sur le tapis. Sa condamnation fut tellement exhorbitante qu'elle a été proclamée monstrueuse par tous, — même par les moins suspects d'anarchisme.

Cette fois, l'opinion générale était que le malheureux allait revenir : douze ans d'infernal supplice pour une tartine de journal, semblaient avoir endormi les haines et les mauvaises volontés.

Ces derniers temps, il avait été question de lui : ça tombait justement à pic avec l'arrivée au pouvoir des radicaux panachés de socialisme. Aussi chacun d'en conclure : « Cyvoct reviendra! »

Je t'en fous! Les ministres, pour si radicaux qu'ils soient, ne savent que discourir et larmoyer à perte de vue sur la misère du populo : une fois leurs postiches finies, dès qu'il s'agit de passer de la parole aux actes, de faire la moindre des choses, y a plus personne!

Ne nous épatons pas de la chose : tous les gouvernants sont pareils.

Et c'est pourquoi Cyvoct reste au bagne!

Cette décision, les grosses légumes l'ont prise la veille du départ pour Lyon, du Tanneur National.

Décision tout à fait de circonstance, nom de dieu!

Le père de Cyvoct demeure à Lyon. Le vieillard, ravagé de douleur, aura donc pu, sans avoir à prendre le train, reluquer la trogne rougie de l'illustre Félisque, le monarque de la République qui veut que son fils pourisse au bagne.

A Lyon aussi, habite le père de Girier. Si cet autre vieillard, se trouvant sur le passage météorique du président, a demandé des nouvelles de son fils, qu'aura pu répondre le Tanneur à la manque?

Il y a près d'un an que Lorion-Girier, innocemment condamné à mort par un de ces tribunaux maritimes qui octroient six semaines de prison aux Friboulet tortureurs et assassins de mousses, attend à la Guyane, bouclé dans un cabanon, qu'une décision soit prise sur son sort.

Depuis près d'un an, goutte à goutte, à toute heure du jour et de la nuit, le malheureux savoure la mort.

Depuis dix mois, chaque matin, Lorion se pose la question : « Est-ce pour aujourd'hui? » et il sent sur la nuque l'avant-goût du couteau... Il doit d'ailleurs être familiarisé avec la sinistre opération : avant qu'il ne fût marqué lui-même pour la guillotine, il a dû assister à quelque exécution ; ces atroces spectacles ne sont pas rares au bagne et la vue en est obligatoire aux prisonniers.

—o—

C'est donc réglé : Cyvoct reste à la Nouvelle-Calédonie et Lorion agonise depuis dix mois.....

Les deux papas pourront mêler leurs sanglots!

Faut-il en conclure que Félisque, pour assaisonner d'un peu de piment son voyage triomphal de Paris à Nice, a voulu se réserver l'agrément de reluquer sur son parcours quelques physionomies grimaçantes, au paroxysme de la souffrance?

Serait-il un sadique?

Si oui, si la douleur humaine l'émoustille et le rend guilleret, qu'il soit satisfait!

Ci-contre, voici quelques feuillets débordants de larmes et de sang : ses moëlles vibreront au récit des horreurs qui s'accomplissent à Cayenne.

Le Père Peinard.

LE

Massacre des Anarchistes
A LA GUYANE

Ce qui suit a été noté au bagne même ; les faits en sont absolument exacts, sans amplification. Tout commentaire est superflu, en atténuerait la monstruosité :

Dans les prisons de France, quoique leurs murs les rendent impénétrables, la chiourme garde dans ces brutalités une modération toute relative. La crainte vague d'un scandale, le frottement des gardiens avec la population ouvrière expliquent cette retenue.

Il n'en va plus ainsi, dès que les prisonniers quittent le sol de la France; à peine sont-ils sur le bateau que le chargement est caractéristique : désormais, isolés des vivants, ils sont à la complète merci de leurs bourreaux.

La traversée est infernale : les malheureux sont bourrés de coups de pieds, de coups de poings, privés de nourriture... à la moindre marque d'écœurement, le revolver se braque sur eux; le plus léger geste justifie le garde-chiourme qui fait feu et tue impitoyablement.

—o—

A la Guyane, les prisonniers sont parqués dans des cases qui servent tout à la fois de réfectoire, de dortoir et de cabinets d'aisances.

La promenade a lieu dans un champ clos de murs.

Avant la prétendue révolte d'octobre 1894, les anarchistes étaient indistinctement parqués à l'île Royale ou à l'île Saint-Joseph. Là étaient entre autres Pini et Duval.

En 1893, un cri de détresse parvint à Paris ; *L'Eclair* publia une lettre venant de Cayenne, — la seule sanction donnée aux crimes dévoilés fut le massacre de 1894.

« Toutes les avanies nous sont réservées, disaient les camaros; les coups, le cachot, les fers, sont pour nous des supplices quotidiens... Pourquoi nous traite-t-on plus mal que les autres ? Le commandant à qui nous l'avons demandé nous a répondu que nous sommes dangereux, parce que nous sommes anarchistes.... On nous accable de travaux sans mesurer les forces physiques de celui à qui on les impose. Le mot d'ordre est « Marche ou crève! » Et la dysenterie ainsi que d'autres maladies règnent parmi nous. C'est à peine si l'on veut nous soigner... A l'hôpital, la plupart des gardiens refusent de nous porter secours....

« Pour signaler tout ce qui se passe ici, il faudrait des volumes. : Vous verriez défiler des malheureux enchaînés, roués de coups. Vous verriez, chose incroyable, et pourtant vraie, vous verriez un malheureux attaché à un arbre au pied duquel se trouve une fourmilière; et les gardiens, aidés par des forçats plus lâches encore, lui font enduire les jambes et les cuisses de cassonnade destinée à attirer les fourmis-manioc... »

Toutes les avanies, les tracasseries, les persécutions dont les malheureux camarades

étaient victimes, jésuitiquement combinées par les autorités, avaient pour but de les exaspérer au point de les acculer à la révolte, afin de se permettre et de justifier un massacre général.

L'administration raconta, (et à l'époque les quotidiens publièrent son récit,) qu'en septembre 1895, un anarcho dont on ne donna pas le nom, sauta sur le surveillant militaire Moscart et l'empoigna à bras le corps ; d'un coup de revolver la brute démolissait le gas qui tombait en criant : « Je meurs pour l'Anarchie ! Les anarchistes me vengeront ! »

Quel tissu de mensonges ! Pour sauter, sans armes, sur un gardien armé jusqu'aux dents, il faudrait être maboule ; ce qui semblait probable, c'est que le gaffe avait tiré sur sa victime comme un chasseur sur un lapin, sans la moindre provocation.

Ce que le raisonnement indiquait comme probable, s'était en effet produit : *le prisonnier fut tué à bout portant, dans les rangs au moment de l'appel, sans qu'il eût même bougé le petit doigt.*

Au dire de la chiourme cet assassinat fut une des causes de la révolte du 21 octobre :

Ce soir-là, à huit heures, au moment où les surveillants faisaient leur première ronde, ils aperçurent quelques condamnés qui sortaient de leurs cases ; ils firent immédiatement feu sur eux, mais sans les atteindre.

Cette tentative d'assassinat commise par les gardiens, fut la cause réelle de la révolte. Illico, les prisonniers sortirent de leurs cases et exaspérés par les persécutions antérieures, à bout de patience, sous le coup de la colère résultant du nouveau crime tenté par leurs bourreaux, ils leurs sautèrent sur le poil et les escoffièrent tous deux, ainsi que deux contre-maîtres forçats (appelés *chiens du bagne*) qui les accompagnaient.

Les coups de feu donnèrent l'alarme ; les troupes prévenues en toute hâte lâchèrent l'île Royale, et vinrent prendre possession de Saint-Joseph à 10 heures du soir.

Certains condamnés s'étaient refugiés dans leurs cases, tandis que d'autres s'éparpillaient dans l'île, décidés à défendre courageusement leur vie.

La première victime, un pauvre bougre nommé Mathey, fut tué dans une case de deux coups de revolver.

Alors la chasse à l'homme commença, furibonde et aveugle.

A l'arrivée des troupes, le chef du camp s'écriait, s'adressant aux soldats : « *Du sang-froid, feu partout, pas de quartier !* »

Sans la venue des majors on se disposait à faire un massacre général dans une case en fusillant des hommes qui n'avaient pas bougé et n'avaient donc pris aucune part au mouvement.

Quand le jour commença à poindre, les surveillants dirent aux soldats en leur versant des rasades de tafia : « Allons, maintenant qu'il va faire clair, le carnage ira bon train ! » et ils leur cédèrent la place.

Ce fut une bien répugnante besogne que celle qu'accomplirent les troubades !

A sept heures, le petit Simon, dit Biscuit, était assassiné ; le pauvre gars était perché sur arbre. Un soldat lui dit : « Veux-tu que je te tire en haut ou en bas ? »

Y avait guère à choisir ! Qu'il descendit ou restât perché, le fiston était sûr de son affaire. Il ne broncha pas et fut tué !...

Il tomba, percé de trois balles, en criant : « Vive l'Anarchie ! »

Léauthier, Lebault, Maservin, ne tardaient pas à subir le même sort ; ils furent assassinés sans avoir pu se défendre. Après s'être embrassés, se donnant la main, ils attendirent la mort, poussant, eux aussi, le cri résumant toutes leurs pensées, formulant leurs aspirations : « Vive l'anarchie ! »

Lervaux, Chevenet dit Chalbret, Boési, Garnier, Merneis et Kervans, furent tués séparément, au hasard de la rencontre.

Marpeaux, trouvé le *mardi matin seulement*, fut fusillé comme les autres.

—o—

D'un côté on égorgeait, de l'autre on arrêtait :

Girier dit Lorion, Mamaire, Forest, Heuzelin, Bonacorci. Flaming, Bérard, furent saisis dans les cases, ligottés et jetés dans les cachots.

Là, pendant toute la durée de la prévention qui fut de huit mois, les tortures les plus raffinées furent infligées aux malheureux.

Un des pauvres bougres mourut avant le procès.

Girier dit Lorion et Mamaire furent condamnés à mort, et tous les autres acquittés !

Mamaire est mort en cellule peu de jours avant le rejet du pourvoi en cassation, quand à Girier-Lorion, il attend... *depuis les derniers jours de juin 1895, époque de sa condamnation à mort !!*... il attend qu'on décide de son sort !

—o—

Durant la semaine qui suivit ces hécatombes, chaque jour et pendant deux heures, les détenus, complètement nus, hors des cases, étaient placés sur deux rangs ; ils devaient rester immobiles pendant ces deux heures, et tenir les mains élevées au-dessus de leur tête, avec défense expresse de les laisser retomber. Les soldats tenaient les malheureux en joue, prêts à faire feu au moindre geste.

Un pauvre diable, nommé Picoche, à bout de fatigue, ayant eu l'imprudence de laisser retomber ses mains sur sa tête fut tué illico, sans rémission.

Le chef de camp, présent, fit, en guise d'oraison funèbre, la réflexion suivante : « *C'est bien, ça ! Il avait envie de dormir : il est couché.* »

—o—

Voilà l'historique, intégralement véridique, de la boucherie de la Guyanne, baptisée par les bandits de la gouvernance : Révolte des Anarchistes !

Le simple exposé des faits suffit pour convaincre tout homme impartial que cette prétendue révolte a été maquillée de longue main par la chiourne qui voulait une saignée.

Les Crimes continuent !

Il est inutile d'ajouter que Cayenne continue à être un enfer, — non plus imaginaire comme celui du Dante, — mais trop affreusement réel !

Lisez le récit suivant, dont la véracité est absolue ; il vous donnera une faible idée des mœurs sanguinaires de la chiourme :

Un transporté mourant était porté à l'infirmerie par deux camarades. Le surveillant qui les accompagnait ordonna de déposer l'agonisant **sur le plancher.**

Un des amis du pauvre diable qui allait exhaler le dernier soupir crut devoir dire : « On pourrait au moins le mettre sur le lit ! »

Cette réflexion eut un tragique résultat : **elle indignat** le surveillant qui, pour passer sa colère, tira quatre coups de révolver dans le dos du forçat bavard et humain et l'acheva en ronchonnant : **" Tiens, canaille ! Ça t'apprendra à taire ta gueule ! "**

Loin de recevoir le plus léger blâme, la plus mesquine observation, l'auteur de cet assassinat a été récompensé : il a été nommé de première classe !

ET LORION !

Revenons maintenant à Lorion-Girier.

Quel sort lui réservent nos maîtres ?

Il serait temps qu'il prennent un parti !

Le supplice qu'ils font endurer au malheureux condamné à mort est le plus monstrueux qui se puisse concevoir !

En tous les cas, pour que, dans les sphères gouvernementales, on décide en toute connaissance de cause ;

Pour que, si c'est la mort qui sort de l'encrier présidentiel, couronnant une agonie de quarante semaines, — on sache que c'est un innocent qui meurt...

(Ça ne fera jamais qu'un de plus !... n'est-ce-pas bons radicaux ?)

Pour cela, voici deux lettres ; l'une écrite par Me Sévère, l'avocat de Lorion-Girier, au père de notre camarade ; l'autre écrite à une parente par un médecin, témoin dans le procès.

Voici textuellement la lettre de Me Sévère :

Cayenne, le 12 juillet 1895.

Monsieur,

J'ai la tâche de répondre à la lettre que vous avez envoyée à votre fils le 26 mai dernier. La situation pénible où il se trouve, plus pénible encore que vous ne pouvez l'imaginer, lui fait emprunter la plume dévouée de son avocat, pour s'entretenir avec vous librement et avec confiance.

Les paroles affectueuses que vous lui envoyez lui viennent à l'heure où il en a le plus grand besoin : il considère même que la mauvaise fortune, qui pourtant s'est bien acharnée sur lui, n'a pas été tout-à fait sans pitié du moment qu'elle a permis que son père vint le consoler **dans la prison où l'ont jeté l'erreur ou l'injustice des hommes.**

Vous n'avez pas été, Monsieur, sans entendre parler de la révolte, dite des anarchistes, aux Iles du Salut, en octobre 1894. Plusieurs de ceux-ci ont été tués par les troupes dans les journées du 22 et du 23 octobre. Quelques autres, ainsi que des condamnés de droit commun, ont été renvoyés devant le Tribunal Maritime spécial, sorte de Conseil de Guerre, sous l'accusation de rebellion et d'assassinat : deux ont été condamnés à la peine capitale, dont le malheureux Anthelme. Rassurez-vous, Monsieur : **Votre fils est innocent, cent fois innocent.** Et s'il est vrai que la honte nous vient, non du jugement, mais du crime lui-même, vous ne devez éprouver pour votre fils qu'un redoublement d'affection. Il en est bien digne à tous égards ; car depuis vingt jours qu'il est sous le coup de cette sentence terrible, pendant ces heures où, pour d'autres, tout l'égoïsme humain monte à la surface, il n'a pas de plus grande douleur, lui, que de se remémorer les tracas et les chagrins qu'il vous a occasionnés, il meurt dix fois, en se demandant si vous aurez la force, que vous devez avoir, pour supporter l'épreuve qu'il vous envoie.

Soyez courageux, Monsieur. **Puisez du courage dans la conviction la plus absolue que vous ne ferez que partager avec moi, et tous ceux qui ont suivi les débats, que votre enfant est innocent.**

LES JUGES EUX-MÊMES, QUI L'ONT FRAPPÉ A LA SIMPLE MAJORITÉ, LE SAVENT BIEN ; MAIS ILS ONT VOULU RÉPRIMER LES DOCTRINES QU'AUTREFOIS ANTHELME A SOUTENUES AVEC CHALEUR. S'il y avait alors faute ou erreur de sa part, le destin l'en a puni bien rigoureusement, à un tel point que SA VICTIME M'APPARAIT COMME UN MARTYR. Tout n'est pas cependant irrémédiablement perdu. J'ai pu obtenir qu'il soit sursis à l'exécution de la peine, jusqu'à ce que les pièces soient revenues de la Cour de Cassation ; c'est un délai de quatre mois environ durant lequel nous pouvons agir. J'ai écrit, par le courrier qui a quitté Cayenne le 3 juillet, à M. Goblet pour obtenir son intervention. J'écris aujourd'hui à M. Jules Roques, du Courrier Français, dans le même but.

L'un de mes amis, M. le Dr Jourdran, médecin aux Iles du Salut au moment de la révolte, **et qui sait l'innocence de votre fils**, est maintenant à Paris et fait des démarches dans un sens analogue : vous pourrez le voir.....Il vous donnera des nouvelles.

Imaginez-vous que depuis cinq ans qu'il était à la Guyane, Anthelme n'avait subi aucune punition, et que LE PUBLIC QUI N'EST CEPENDANT PAS TENDRE AUX DÉPORTÉS A POUSSÉ UN CRI D'HORREUR EN ENTENDANT SA CONDAMNATION. CELA VOUS DIT CE QU'IL FAUT EN PENSER.

Je vous laisse, M. en vous souhaitant tout le courage qu'il vous faut dans les circonstances présentes.

SÉVÈRE, avocat

Ainsi, pour personne : pour son avocat, pour le public, jamais tendre aux forçats, pour *ses juges eux-mêmes*, qui ont condamné à la simple majorité, Lorion-Girier n'est pas coupable.

On l'a condamné, parce qu'anarchiste !

Et, dans un cachot de Cayenne, soumis à tous les raffinements de cruauté qui peuvent éclore dans les cervelles des hyènes de la chiourme, ce malheureux que ses juges eux-mêmes savent innocent, savoure la mort !

—o—

Voici l'autre lettre, écrite à une parente du condamné à mort par M. Jourdran, un

médecin — qui, quoiqu'il ait un bistouri en place de cœur, — conclut à l'innocence de Lorion-Girier :

Madame,

Votre première lettre ne m'est pas parvenue. En effet, j'étais aux Iles lors de la révolte des anarchistes. Mon opinion sur Anthelme, comme vous l'a dit Me Sévère, en effet, est que, **quoique ayant des idées anarchistes bien arrêtées, il n'avait cependant pas contribué à assassiner les surveillants militaires.** Mais ce n'est qu'une certitude morale, une opinion personnelle. D'autres peuvent avoir une opinion. Je n'ai pas de preuves de sa non-culpabilité. D'ailleurs j'ai comparu comme témoin devant le tribunal maritime spécial et j'ai dit mon opinion. La justice des hommes a parlé, le verdit a été rendu; je ne puis absolument rien pour votre malheureux parent. **D'ailleurs vous ne devez pas ignorer qu'il serait bien difficile d'appeler la commisération sur un condamné pour menées anarchistes.**

Recevez Madame, l'assurance de mes sentiments distingués.

Dr JOURDRAN.

Oh, docteur Jourdran, que vous êtes sec !

N'importe, si glaciale que soit votre lettre, elle donne l'innocence de Lorion-Girier...

Et maintenant, — osera-t-on guillotiner cet innocent?

RÉCITS D'UN ANCIEN

Il me souvient que, du temps où j'étais truffard, je fus commandé pour un service religieux célébré à la mémoire d'un général que, d'une ruade, son cheval avait envoyé dans l'au-delà.

C'était, si j'ai bonne mémoire, vers la fin d'août. Je faisais partie du piquet *d'honneur* (!) Tous les autres truffards n'ayant pu pénétrer en l'étroite basilique, un gourbi transformé en officine ratichonesque crétine où l'aumônier, un sale type qui faisait foutre au clou les griffetons qui ne le saluaient pas, distillait ses oremus pour la plus grande gloire du Seigneur, tous les autres truffards, dis-je, restaient alignés, en rang d'oignons, dans les étroites ruelles de la ville arabe où nous nous trouvions à cette époque. Il était environ 10 heures du matin. Le soleil pompait ferme, roussissait nos couvre-nuque, faisait fondre l'astiquage de nos équipements; nous grillions littéralement. Pendant que la fanfare, à la porte de la basilique, jouait des airs d'enterrement, plusieurs hommes furent frappés d'insolation. L'esprit qui nous agitait particulièrement en ce moment, était que ce brav' général eût pu choisir un autre moment pour casser sa pipe, et, du fond de nos cœurs, nous avions tous une formidable envie de pousser un clameur de haro à l'adresse des tartufes qui nous envoyaient faire le poireau pour sauver l'âme d'un galonnard quelconque.

Ah ! s'ils se doutaient, tous les chamarés, des menaces — rarement mises à exécution — qui, journellement, éclatent en pétarades dans les chambrées, je crois qu'ils mettraient un frein au jésuitisme qui les agite, car le jésuitisme est une des qualités du gradé : le mensonge, la mauvaise foi, l'hypocrisie, consolidés par la bêtise et l'ineptie des règlements militaires, fortifiés par les monstrueuses peines corporelles en vigueur dans l'armée, forment une sorte d'amalgame auquel on a donné le nom de discipline.

Discipline devant laquelle les plus forts se sentent faibles, les plus hautains rampent, les caractères trempés s'inclinent, les énergies s'moussent, parce que, derrière elle, se dresse menaçant et terrible, ce mortier, mèche allumée, qu'on appelle le code de justice militaire et devant lequel chaque troufion doit vivre.

Et ils vivent, allez, et ils s'inclinent et s'humilient, n'en déplaise aux farouches qui conseillent aux jeunes gens qui ont des idées libertaires en tête, de ne pas se rendre à la caserne.

Ces farouches — j'en connais — sont les premiers à s'y rendre lorsque l'heure des vingt-huit jours vient à sonner, et de se faire tout petits, lorsqu'un cabot mal embouché viendra les commander de corvée. Il y en eût un de ceux-là qui, à Montmartre, avant de se rendre à la caserne pour accomplir sa période d'instruction de treize jours, se balada, huit jours durant, déguisé en turco — probablement pour épater son concierge.

Et ces gens-là sont les premiers à conseiller la désertion! Mais alors, pourquoi vont-ils à la caserne ?...

Je l'avoue, cela me peine énormément de voir des jeunes camarades pleins d'énergie, s'effrayer à la pensée d'être, un jour, mêlé à l'immense troupeau de galériens qu'on appelle l'armée!

Jeunes gens qui, hier, m'interrogiez, aujourd'hui encore, je vous le répète : allez à la caserne!

Vous savez que la discipline fait la force principale des armées, vous savez aussi que le bétail qu'on parque en ces gêhennes est aveugle, qu'il n'a pas de pensée, qu'il n'a plus de pensée...

Qu'on l'a façonné de telle sorte qu'il marche lorsqu'on lui dit : marche! Qu'il tue lorsqu'on lui dit : frappe!

N'écoutez point ceux qui vous conseillent la désertion... ceux qui ont eu peur de la discipline .. Allez à la caserne: vous y subirez les engueulades de grossiers sous-offs, les vexations des supérieurs idiotisés par les règlements, les mortifications imposées par l'imbécile métier...

Mais que vous importe! Les injures de ces gens-là, si vous avez le cœur haut, vous laisseront indifférents, vous vous battrez l'œil des règlements, et vous agirez en sorte de passer au travers des maillons de la discipline.

Vous vous tracerez une ligne de conduite, vous montrerez à celui qui ne possède pas, qu'il n'a rien à défendre, qu'il n'a pas de patrie, qu'il n'y a pas de patrie pour les prolétaires; vous ferez comprendre à l'ouvrier que si la caserne se dresse en face de l'usine, c'est pour toute autre chose que la défense du territoire; vous convaincrez le mineur qui, hier, était dans la fosse, se plaignait lui aussi d'un salaire dérisoire, qu'il y redescendra demain et que si, aujourd'hui, ses chefs le commandaient, inconsciemment, il tirerait sur ses frères.....

Et, ainsi qu'un camarade l'écrivait dernièrement dans *La Sociale*, je vous le répète : Allez à la caserne, parce que vous êtes des semeurs de révolte!

—o—

Comme je le disais plus haut, de temps à autre, on trimballe les griffetons à la messe prier pour le repos des âmes de certaines victimes. Victimes indistinctes, tuées, généralement, par la crapulerie des dirigeants, ou d'autres, plus rares, du tonneau de celle citée ci-dessus.

A Albi, ces jours derniers, on a célébré l'anniversaire de la prise de je ne sais quoi au Tonkin. Aussi, la maison de ce nom de dieu de bon dieu était pleine de chiffons tricolores, et, au milieu de la nef, un cercueil entouré de cierges symbolisait les cadavres dévorés par la goule, à l'ombre du drapeau.

Je pense qu'on a prié pour tous ceux qui ont pourri dans les rizières, tous ceux qu'a tués la fièvre, la dysenterie, le choléra asiatique; tous ceux tombés frappés par les balles annamites ou tonkinoises, voire même ce pauvre légionnaire que mon ex-capitaine de compagnie fit bâillonner, une nuit de Noël, et plonger la tête dans une tinette emplie d'excréments, jusqu'à ce que la mort par asphyxie s'ensuive...

Les parents des victimes peuvent être fiers de leurs enfants; ils doivent même s'énorgueillir de ce qu'ils ont trouvé la mort sous un climat meurtrier : la patrie, toujours reconnaissante, fait chanter, en leur mémoire, des gnoleries d'action de grâces.....

A. G.

Eh foutre, il paraît que la bourde guesdiste, la grande couillonnade de « la loi des salaires » n'a pas encore avachi le populo en plein.

A preuve qu'il y a encore des grèves.

C'est tant mieux, nom de dieu !

Les bons bougres ne peuvent pas se faire à cette idée loufoque qu'ils soient fatalement destinés à crever de faim à perpète, — et que, tout aussi fatalement, il n'y ait pas mèche qu'ils obtiennent une miette d'amélioration.

Ils se foutent en grève, — et ils ont bougrement raison !

Leur seul tort est de ne pas lâcher le turbin à jet continue, — et de se contenter d'augmentations dérisoires.

Pourquoi demander deux ou trois pélos de plus par jour, quand on a droit à tout?

—o—

A Graulhet, dans le Tarn, une floppée de prolos mégissiers sont en grève parce que les patrons veulent éliminer des bras, au moyen de machines perfectionnées.

Que les singes montent des machines, les bons bougres n'y voient pas d'inconvénient, — à condition que les machines ne leur tireront pas le pain de la bouche.

Ce n'est pas ainsi que le comprennent les exploiteurs : s'ils se sont payés des belles mécaniques, c'est pour foutre dans leurs coffres-forts un plus gros magot.

Les mégissiers y ayant trouvé un cheveu, ont lâché le travail.

Turellement, les provocations patronales amènent du grabuge : l'autre soir un gréviste, Massard, a envoyé quelques marrons sur le coin de la gueule à un contre-coup, et lui a cassé deux dents et endommagé la lèvre.

Inutile d'ajouter que les gendarmes ont arrêté le prolo et qu'ils protègent les patrons affameurs.

—o—

A Roubaix, un autre galeux aussi philanthrope que le Bessonneau, a profité du carême pour imposer le maigre à ses ouvriers.

Il a de la religion, le grigou ! Aussi, pour que ses prolos ne commettent pas le péché d'indigestion, il a voulu leur diminuer un centime et demi au mètre, soit environ un cinquième de leur salaire quotidien.

A ce compte, ils n'auraient bouffé que de la vache enragée !

Les bons bougres se sont mis en grève illico. A leur première réclamation, l'affameur leur a répondu « que n'ayant jamais plié devant les ouvriers il ne comptait pas encore le faire cette fois ! »

Pas un gréviste ne lui a craché son mépris à la gueule !

Comment tournera cette grève ? En eau de boudin probablement... car la platitude est rudement de mode à Roubaix, la Mecque du Guesdisme.

Angers. — Les *peloteuses* de chez le bon mossieu Bessonneau viennent de plaquer le turbin ; ce brave patron n'y comprend rien et il se répète que ses ouvrières ont le caractère bien mal fait, car il voulait rien que leur faire une petite diminution — oh ! presque un rien — trente pour cent.

Ce sacré grigou n'y va pas avec le dos de la cuillère, comme tous ses semblables du reste, mais les bonnes bougresses de *peloteuses*, cette fois, n'ont rien voulu savoir et elles ont bougrement raison.

Elles ont décidé de faire grève tant que le Bessonneau ne voudra pas comprendre que ses esclaves ne peuvent constamment se nourrir des poussières malsaines de son bagne, et elles veulent conserver l'habitude, considérée comme déplorable par ce bon Bessonneau, de manger tous les jours, pas bézef, cependant ; pas leur content, tant s'en faut — mais un peu plus que rien pourtant.

C'est cette question de boulotter chaque jour que Mossieu Bessonneau ne peut pas se fourrer dans la caboche.

Elle est cependant pas dure à comprendre ; les gas de la préparation et des métiers fileurs qui n'ont pas traînaillé leurs fonds de culotte sur les bancs du lycée comme Bessonneau, l'ont comprise d'un seul coup, et ils ont l'intention de cesser à leur tour tout turbin, pour soutenir leurs camarades contre l'exploitation.

Pauvre Bessonneau ! Il a pourtant bien du mal ; toujours se balladant en chemin de fer pour trouver du travail à ses ouvriers ! Il pourrait bien aussi se retirer des affaires, dit-il, avec des airs de philanthrophe, à ceux qui lui ont gagné sa galette immense. Eux, les prolos, quand, devenus vieux, ils n'ont d'autres ressources que d'aller grossir les rangs des crève-la-faim ! à moins que la Camarde n'en précipite, avant qu'ils aient les cheveux blancs, dans les engrenages des machines qui, souvent, ont mis fin au supplice des martyrs qui peuplent l'usine de Bessonneau...

Cette grève peu prendre de grandes proportions ; il ne faudrait pas que le directeur des *peloteuses* s'imagine que, d'un coup d'œil, il fera cesser cet état de choses. Bessonneau veut arracher le pain de la bouche de ses ouvrières et elles veulent vivre; elles ne tremblent pas sous le regard féroce du Directeur; elles ont assez de cette vie de souffrances; elles ne veulent plus non plus se suicider pour échapper aux brutalités courantes..... elles sont décidées de tenir tête à ceux qui les affament.

Que les grosses légumes de la boîte ne se désolent pas ; nous avons à cœur de dévoiler toutes les saloperies qui se sont déroulées à l'usine et qui nous sont signalées par tout le personnel fatigué de gueuler : Vive Bessonneau!

Le Communisme du Pain

« **Demain, si on voulait, sans changements appréciables dans les rouages sociaux, le pain pour tous serait immédiatement réalisé...** »

C'est cette phrase, isolée de son milieu, qui, répétée une petite demi-douzaine de fois, illustre les commentaires du " Libertaire ", consacré la semaine dernière à l'éreintement du " Pain Gratuit ".

De ce qui, dans *La Sociale*, précède cette phrase, encore moins de ce qui la suit, — de tout ce qui lui donne sa valeur réelle, sa portée exacte, — pas un mot.

Ce sont là des procédés de discussion très spéciaux; au lieu de chercher franchement l'essence de ce qui a été exposé, le "Libertaire" attrape trois lignes, les épingle dans ses colonnes et en fait dérouler toutes les conséquences qu'il lui plaît.

Peu nous importe !

Nous suivrons le " Libertaire " sur son terrain et répondrons à ses questions.

Seulement, pour que la discussion soit bien précisée, relisons les quelques lignes qui dans notre numéro 42 viennent immédiatement après celles qu'a citées S. Faure. Voici :

« ..... Demain, si on voulait, sans changements appréciables dans les rouages sociaux, le pain pour tous serait immédiatement réalisable.

« Mais on ne veut pas ! Les jean-foutre n'acquiesceront jamais à pareille façon de vivre, — parce que le jour où ils auraient concédé l'assurance du pain, ils n'auraient plus qu'à faire leurs paquets pour le grand départ. L'exploitation et l'oppression auraient perdu le régulateur qui les rend possibles : la famine !

« Le « Pain Gratuit est donc la pierre de touche par excellence de l'implacable mauvaise volonté des grosses légumes; il est en outre le premier pas fait dans la voie du communisme libertaire... »

Ce qui est contenu dans ces lignes, c'est l'affirmation formelle que, de gaieté de cœur, jamais l'Etat ne laissera pratiquer le communisme du pain : l'Etat étant le souteneur des richards y a foutre pas de pet que, pour nos beaux yeux, il se décide à nous mettre à même de culbuter les patrons, — et lui par dessus le marché.

Cette affirmation implique qu'il n'y a rien à lui demander, qu'il n'y a pas à entrer en pourparlers ni à parlementer avec lui, — qu'il y a simplement à continuer la tactique actuelle : lui faire une guerre de tous les instants, sur le terrain social et non pas politique, et profiter de cette arme, — le pain gratuit, — pour l'acculer un peu plus fortement à l'abîme.

C'est ce que nous n'avons cessé de dire. Pour meilleure preuve, voici six lignes pigées dans le numéro 41 qui précisent la déduction que nous venons de tirer :

« Jamais le communisme du pain ne sera concédé par l'Etat, — l'Etat ne vivant que de la famine populaire, s'il se soumettait à semblable pratique ce serait pour lui le commencement du suicide.

« Laissons donc de côté ce qui se mijote à l'Aquarium, — c'est de peu d'importance.

« Notre besogne n'est pas dans ces régions marécageuses. Ce à quoi nous devons travailler c'est, sans abandonner la moindre parcelle de notre idéal, à vulgariser dans les foules la formule du communisme du pain, — le PAIN GRATUIT ! »

Ceci dit, arrivons à la petite conversation que s'est tenue à lui-même S. Faure, — se faisant gentiment les demandes et les réponses, — sans se préoccuper si nous sommes disposés à endosser ces dernières... Conversation tout ce qu'il y a de plus intime, qu'il se serait évitée en s'en tenant au sens exact de ce que nous avons dit, — au lieu de faire pivoter son raisonnement sur un lambeau de phrase.

Les conclusions de son dialogue importent seules ; il les a formulées sous trois questions :

" 1° Si les communes, dit-il, autorisées par l'Etat peuvent réaliser la réforme capitale du pain gratuit, n'est-il pas utile voire même nécessaire, de pénétrer dans les conseils municipaux et les assemblées législatives pour y faire triompher cette revendication ? "

Nous avons seriné dix fois pour une que, jamais, l'Etat ne concédera aux communes la faculté de réaliser le " pain gratuit ". Ce serait donc un rôle de dupes que de perdre son temps à s'efforcer d'entrer dans les conseils municipaux et les assemblées législatives où, l'expérience le démontre, il n'y a rien à faire, sinon s'y pourrir.

Nous avons toujours dit qu'en jetant l'idée du " Pain gratuit " dans la circulation, notre seul dada était de présenter nos idées sous un angle aigu, afin de les rendre plus facilement compréhensives et assimilables par les prolos encore inconscients.

Ce que nous n'avons cessé d'affirmer c'est que nous ne visons qu'à faire de l'agitation dans les masses populaires, — agitation qui se suffit à elle-même : elle n'a donc pas besoin de recevoir comme prétendue sanction l'élection d'un type quelconque, pour l'excellente raison que l'élection, au lieu d'être le couronnement d'une agitation réelle, la résultante d'un état d'âme révolutionnaire, en est au contraire la formelle négation.

Nous avons toujours soutenu qu'il n'y a absolument rien de bon à attendre de l'Etat.

L'Etat est kif-kif un cabot qui a un os dans la gueule : il ne cède jamais qu'à la force.

Ce qui ne nous empêche pas de constater et de démontrer que si la société actuelle est affreusement mal organisée, c'est grâce au mauvais vouloir intéressé des dirigeants.

Une comparaison va faire toucher du doigt notre attitude : nous considérons comme un assassin l'avocat général qui réclame la tête d'un malheureux ; nous ajoutons qu'un peu de respect humain lui rendrait horrible la fonction qu'il remplit, mais il ne s'en suit pas que nous aspirons à faire partie du jury ayant à prononcer sur le cas de l'accusé.

Donc, aujourd'hui, comme hier, nous repoussons toutes mamours à l'Etat : nous affirmons qu'il est inutile, voire même nuisible, de pénétrer dans les conseils municipaux et les assemblées législatives, sous le fallacieux prétexte d'y faire triompher le « pain gratuit, » car l'action parlementaire est de l'inaction pure et ne donne jamais que zéro au total.

—o—

Arrivons à la deuxième question que S. Faure pose ainsi :

« Quelle attitude doit prendre logiquement toute personne qui professe l'opinion que sans changements appréciables dans les rouages sociaux, le pain pour tous peut demain, si l'on veut, être réalisé, au cas où on lui proposerait une candidature municipale ou législative ?

Si, comme nous, qui le rabâchons sans fin ni cesse, celui à qui on offre une candidature municipale ou législative a la conviction que le communisme du pain ne peut aboutir par les voies légales, il n'a qu'à répondre « Zut ! » aux nigaudins désireux d'abdiquer entre ses mains. Puis, au lieu de les envoyer paître purement et simplement il doit leur expliquer que s'ils en pinçent pour le pain gratuit — sec ou beurré — ce n'est pas en nommant des députés ou des conseillers municipaux que les miches leur tomberont toutes cuites dans le bec.

L'intervention de l'Etat en faveur du populo est toujours un leurre, — il n'y a que s'il s'agit de défendre les privilèges capitalistes que la gouvernance se démanche, et il ne peut pas en être autrement puisque sa seule raison d'exister est de protéger les richards et les proprios.

Nous n'avons donc aucun intérêt à parlementer et à entrer en relations avec l'Etat, par contre nous avons de sacrées raisons pour le dépioter.

Il en est du « Pain Gratuit » comme de tous les progrès réels : il n'y a mèche de le décrocher qu'en montrant ses biceps, en ruant dans les brancards, en manœuvrant illégalement et révolutionnairement.

Donc, la seule attitude logique que puisse prendre toute personne qui professe l'opinion que sans changements appréciables dans les rouages sociaux, le pain pour tous pourrait-être réalisé dès demain, **si les dirigeants n'avaient pas un intérêt irrédutible à y opposer** c'est de refuser toute candidature municipale ou législative et de ne tabler, pour la réalisation du communisme du pain — et aussi de tous les autres communismes — que sur les énergies et les initiatives populaires.

—o—

Troisième question : « Quelle sera, quelle pourra et devra être logiquement l'attitude de « La Sociale » en face des candidats du pain gratuit ? »

S'il se présente des candidats fourrant le « Pain Gratuit » dans leur programme, l'attitude de « La Sociale » sera aussi franche que catégorique ; elle aura envers ces bonshommes la même allure qu'elle a toujours eu envers n'importe quel candidat, — qu'il réclame la révision de la constitution, ou même le logement gratuit.

" La Sociale " conseillera aux bons bougres de ne voter pour aucun : autoriser un individu à penser pour soi, est la plus vaste des gnoleries qui se puisse commettre, — c'est se soumettre à toutes les oppressions, c'est consentir de plein gré à la perte de ses libertés, c'est tendre son postérieur pour encaisser des coups de pied dans le cul à jet continu.

Le système représentatif est une grande couillonnade que la chameaucratie nous a fourré dans les guibolles pour mieux nous empaumer. L'unique aboutissant du suffrage universel est le muselage des volontés.

Donc, la seule et logique attitude que puisse avoir, que devra avoir et qu'aura " La Sociale " en face des candidats du pain gratuit sera de les combattre avec la même ardeur que n'importe quel candidat.

En une tartine qui vient après le petit dialogue de S. Faure, le « Libertaire » nous baptise « Palliateurs. »

Ce qu'il y a de chouette c'est que ça se gagne — et très rapidement même ! Voici qu'en voulant nous combattre, le « Libertaire » nous emboîte le pas.

Est-ce donc épidémique ?

On le croirait ! ça se propage si vivement que le camarade signataire de l'article en question se laisse glisser à devenir, lui aussi, un **Pain Gratuiste**, c'est à peine entrelardé de quelques réticences.

Lisez plutôt, les bons bougres ; le « Libertaire dit :

« Pain gratuit » est-il pour eux une simple figure renfermant TOUT ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie et au bon fonctionnement de tous ses organes de manière à assurer le complet épanouissement de l'être matériel et intellectuel ?

« **Dans cette dernière hypothèse nous comprendrions leurs revendications.** En effet, il arrive souvent « que manquer de pain » signifie tout autre chose. La devise « du pain ou du plomb » peut très bien se traduire par « du pain, de la viande, du vin, le logement, le vêtement, le plaisir ou la mort » et nous admettons qu'une agglomération affamée emploie une formule télégraphique très concise telle que « du pain ou du plomb » pour témoigner de son vouloir et signifier de ses intentions. »

Eh bien, mais, à quoi rime tout ce bruit, pourquoi tous ces fulgurants anathèmes, camarades ? « La Sociale » n'a jamais dit autre chose que ce que vous écrivez.

Il est vrai, que grâce au système de répondre vous mêmes aux questions que vous nous posez, vous concluez que la façon dont nous envisageons la propagande du « Pain gratuit » n'a rien de commun avec celle qui vous tape dans l'œil.

Ici, une petiote observation : peut-être vous plaîra-t-il d'admettre que nous devons savoir ce que nous pensons,... au moins aussi bien que vous ?

Il y a d'ailleurs un moyen très simple de se rendre compte si, comme vous l'affirmez sans preuves aucunes, il est exact qu'à notre point de vue « pain gratuit » et « caisse de chômage » ce soit kif-kif bourriquot.

Il n'y a qu'à ouvrir « La Sociale ; » elle s'est expliquée assez de fois là-dessus, rengaînant, — ce que le simple bon sens indique — que charité et communisme sont des phénomènes tout à fait opposés.

Ainsi, au numéro 42, il est dit : « ... vouloir mettre à la libre disposition de chacun, tout le pain qui leur est nécessaire, ne peut pas être considéré comme une rallonge ou une transformation de l'assistance publique, mais comme une pratique communiste ; l'aumône est une chose qu'on peut refuser, elle a un caractère avilissant, elle marque la supériorité de celui qui fait du *charitisme* sur celui qui la reçoit, — le PAIN GRATUIT est au contraire l'affirmation d'une étroite solidarité entre les individus, un trait d'union égalitaire, une chose DUE A TOUS. »

Ceci démontré, reprenons la définition de la propagande du « pain gratuit » que vous trouvez bonne et voyons en quoi elle se différencie de la nôtre. Et, pour qu'il n'y ait pas mèche d'épiloguer, prenons les tartines déjà publiées par « La Sociale » sur le communisme du pain.

Ce que dit le " Libertaire " est tellement peu contradictoire avec ce que nous affirmons que nous avons formulé la même idée, chacun de notre côté, presque mot pour mot. Vous dites :

" Pain gratuit est-il une simple figure renfermant tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie et au bon fonctionnement... une formule télégraphique très concise telle que « du pain ou du plomb »...

En ce qui nous concerne, nous disons, au N° 41 :

« Pain gratuit ! est une formule comme à d'autres époques l'ont été du " pain ou du plomb ! ou encore la liberté ou la mort ! »

Bien malin sera l'éplucheur de phrases qui trouvera une contradiction entre ces deux définitions. Au surplus, dans le même numéro, revenant sur la nécessité d'une « formule télégraphique », nous disons quelques lignes plus bas :

« Ce qu'il faut viser, c'est d'être compris des grandes masses populaires, des foultitudes affamées qui ont les dents longues et qui, — demain peut-être! — soulevées par une tempête sociale que notre myopie ou nos rêves bleus nous auront empêché de prévoir, saperont la vieille société.

Quel sera le mot d'ordre de cet océan humain?

Sera-ce le « Mort aux Juifs ! » moyenâgeux de Drumont?

Sera-ce un « vive Boulanger ? » quelconque?

On ne sait!

Eh bien, dès maintenant, travaillons d'arrache-pied à ce que ce mot d'ordre, cette parole magique, qui passera sur les foules kif-kif l'éclair sur les nuages orageux, ne soit pas un braillement politique.

Tâchons que ce mot flamboyant vienne de nous et qu'il porte en germe la société libertaire. »

Ne nous en tenons pas là. Remontons en arrière et nous nous rendrons compte qu'à aucun moment « La Sociale » n'a varié dans ses appréciations, que toujours elle a considéré le « pain gratuit » comme un moyen d'agitation révolutionnaire, un ferment d'émeute. Quand l'idée sortait à peine de sa coquille, dans le n° 12, nous disions:

« Le côté galbeux de cette idée du pain qui toujours a remué le populo, mieux que tout programme, c'est qu'elle conduit nécessairement à l'idée de révolution, de révolution sociale, — sans erreur. »

Même numéro nous reprenions:

" La chimère serait de croire que le communisme du pain peut nous tomber du ciel, ou de l'Etat — que les choses se passeront en douceur? Il y faudra mettre les pouces, mais ne pas lâcher le morceau pour des promesses. "

Y a donc pas d'erreur! L'angle sous lequel " La Sociale " comprend la propagande du " Pain gratuit " et la façon dont le " Libertaire " voudrait voir cette propagande engrenée, sont absolument identiques... donc, qu'il marche dans ce sens,... ce n'est pas nous qui nous en plaindrons!

—o—

Mais, foutre, nous ne sommes pas au bout du rouleau! Où le " Libertaire " devient encore bougrement plus intéressant, c'est quand il prône la propagande du " logement gratuit. "

" **Nous comprendrions mieux, assure-t il, une propagande entraînant une possibilité de résultats: celle du logement gratuit, par exemple... la dissémination d'une pareille revendication parmi les masses amènerait plus promptement une réalisation** "

Diantre! voici un bout d'oreille " palliatrice " qui n'a rien à nous envier : ce qui nous emballe dans le " pain gratuit " c'est beaucoup moins " la possibilité de résultats " que la " formule télégraphique, " car nous ne sommes pas du tout palliateurs!

Baste, ne chicanons pas sur des vétilles. Vous en tenez pour le logement gratuit? Parfait! Propagandez d'arrache-pied sur ce terrain...

Seulement, laissez-nous vous dire que tout en prétendant condamner notre tactique vous lui emboitez le pas:

Nous avons simplement soutenu qu'en présentant le communisme sous une forme matérialisée — celle du pain nous plaît beaucoup — nos idées seront plus accessibles à la masse;

Nous avons ajouté que le communisme du pain est un point de départ et qu'il suffit que cette idée se vulgarise un tantinet pour qu'illico on réclame d'autres communismes.

Vous êtes la preuve vivante de la véracité de notre argumentation: au " pain gratuit " vous opposez le " logement gratuit "... votre seul tort est de prétendre les opposer l'un à l'autre: loin d'être des termes contradictoires ils se juxtaposent et s'engendrent mutuellement.

Donc, propagandez pour le logement gratuit!

Par exemple, procédez un peu moins par affirmations: vous nous dites que le logement existe, qu'il n'a pas besoin d'être créé de toutes pièces comme le pain... C'est exact: il y a assez de locaux vides pour loger les purotins, tous les couche-tout-nu, tous les refileurs de comètes, — seulement, vous nous concéderez qu'il existe bougrement plus de taudis que de maisons potables? Donc, la démolition des sales cahutes, pour construire à leur place de chouettes bâtisses, semble indiquée. Or, si pour faire le pain on a besoin de boulangers, pour édifier des maisons on ne peut malheureusement pas se passer de maçons, charpentiers, forgerons, couvreurs, etc.

Quant à décider lequel est le plus utopique du " logement gratuit ", ou du " pain gratuit ", — lequel a le plus de chance de réussite, — lequel est de plus facile propagande, — nous laissons ces divers points à votre appréciation.

Il nous suffit de vous voir, tout en vous gendarmant contre notre propagande, lui faire risette...

Allons, propagandez pour le logement gratuit!

Vous y aurez d'autant plus de mérite que pour cette besogne vous nous annoncez qu'il faut une cargaison de courage, de crânerie et d'énergie.

P. S. — Que les camarades n'aillent pas croire que La Sociale *néglige de répondre aux diverses tartinettes du « Libertaire ». Non! Elle répondra à tout! Seulement, même des meilleures choses, il ne faut pas abuser. Nous continuerons la discussion la semaine prochaine. Rien ne sera perdu pour attendre.*

LES DEUX RATS (1)

Près d'un égout, un gendarme en tournée
Fit la rencontre de deux rats
Qui se flanquaient une peignée.
Il les mena devant le magistrat.
Chacun des deux accusait l'autre,
— « Gendarme, dit le président,
» Mon sentiment sera le vôtre.
» Lequel des deux est l'innocent?»
Le gendarme, flatté, sourit d'un air aimable :
— » Il se pourrait, dit-il, pour lors et nonobstant,
» Que l'innocent fût le coupable,
» Ou le coupable l'innocent ;
» Mais j'en ignore. »
— Gendarme, dit le président,
« Cette franchise vous honore.
» Pour vous, accusés, ne pouvant
» Discerner, d'entre vous, l'innocent du coupable,
» Et voulant vous mettre d'accord,
» De peur de faire une erreur regrettable,
» Tous deux je vous condamne à mort.»
Et ce disant, le bon apôtre
Vous les croqua l'un après l'autre,
Ce magistrat
Etait un chat.

MORALE

Voici l'enseignement
Qu'on peut tirer de cette histoire lamentable :
Quand, par malheur, on passe en jugement,
On doit tâcher d'être coupable
Afin d'être toujours condamné justement.

Au Palais d'Injustice

A la 9me chambre, ces jours-ci, il y a eu un long défilé de purotins, tous gens sans feu ni lieu. Défilé qui a duré cinquante minutes. L'interrogatoire de chaque prévenu durait une minute et demie au maximum.

A relever entre autres les interrogatoires ci-dessous:

Le prévenu est un petit gosse de seize ans.

D. — Lachambre Pierre, vous avez été déjà condamné à six jours de prison pour mendicité. Qu'est-ce que vous faites?

R. — Je suis imprimeur.

D. — Vous n'avez pas de parents?

R. — J'ai mon père; mais je peux pas m'accorder avec ma belle-mère.

D. — Ah! dam, vous feriez peut-être bien d'être plus patient et de retourner chez vous. Où habite-t-il, votre père?

R. — Je ne sais pas, il y a trois mois que je ne l'ai vu.

D. — Et, il y a trois mois, où demeurait-il?

R. — Je ne sais pas; il était cocher; je l'ai vu une ou deux fois à son dépôt, place Vauban. Je crois même qu'il n'a plus de voiture.

— Quinze jours, prononce le président.

Au suivant:

D. — Caltoir Abel, vous avez quarante-trois ans, vous êtes peintre en bâtiment. Avez-vous été condamné?

R. — Oui, monsieur, pour vagabondage.

D. — Oh! en effet, voici votre casier : douze condamnations, la dernière à deux mois de prison.

R. — Je ne peux pas trouver d'ouvrage.

D. — Vous n'avez pas de parents?

R. — J'ai un enfant...

— Allons, un mois seulement.

Au suivant:

D. — Thuillier, vous avez soixante-deux ans.

(1) Cette fable est pêchée dans un almanach pour 1877.

Votre casier porte trente-neuf condamnations pour vagabondage. Vous n'avez pas été arrêté depuis 1892.

R. — J'étais à Nanterre.

D. — Pourquoi n'y êtes vous pas resté?

ON M'A RENVOYÉ POUR FAIRE PLACE A D'AUTRES.

— Allons, huit jours.....

Au suivant:

D. — Chopin, vous avez, vous, cinquante-huit ans. Vous avez de nombreuses condamnations aussi.

R. — Je ne peux pas travailler : j'ai trois doigts de moins; je n'y vois presque plus.

R. — D'où venez-vous?

R. — Je sors de Nanterre. On m'a renvoyé PARCE QUE J'ÉTAIS FORTE MASSE.

Le miséreux explique qu'à Nanterre, quand la masse d'un hospitalisé dépasse 20 francs, on lui fout son sac, parce qu'il est capitaliste et qu'il prend la place d'un plus purotin que lui.

— Quand j'ai eu mangé mes 20 francs, continue Chopin, j'ai voulu aller au chauffoir. Il n'y en avait plus. J'ai été me faire arrêter.

Condamné aussi, celui-là.

Au suivant:

D. — Vous vous appelez Gasson, soixante et un ans; vous avez été condamné à quinze jours en 1894 pour mendicité. Vous êtes originaire du Pas-de-Calais. Que venez vous faire à Paris?

R. — Je n'ai pas plus de moyen d'existence chez moi qu'ici.

D. — On trouve toujours plus à s'employer à la campagne... et puis le Conseil municipal chez vous pourra vous secourir. A Paris, il y a trop de misérables...

R. — J'ai assez bien servi mon pays pour avoir le droit d'y circuler librement.

D. — Je ne vous conteste pas ce droit. Mais vous vous faites condamner pour vagabondage. Dans votre département, on pourrait vous aider.

R. — Non, j'ai honte de revenir à la mendicité chez moi. Je suis un ancien officier des mobiles de la Loire. Je n'ai pas besoin de secours. Je ne demande que du travail.

Trois jours de prison... suivant... Et cela n'a pas pris dix minutes!

Le lamentable défilé de purotins continue encore pendant quarante minutes.

Tous ces meurtris de la vie — produit d'un ordre social inique — qu'on sucre à plaisir, ont un air si humilié, que, malgré soi, on se sent pris d'un immense dégoût.

La distribution terminée, les jugeurs, contents de leur journée, remisent leurs balances à faux poids et accrochent leurs jupons au vestiaire du Palais d'Injustice, après quoi ils quittent l'antre de Thémis, s'en vont relancer des « petites ponettes » et déguster l'apéritif dans de chouettes estancos.

Puis, l'âme sereine, la conscience tranquille, ils radinent chacun dans son intérieur, bouffent en famille et, tout en s'empiffrant et avec des airs de pontife, inculquent à leurs rejetons le respect de la famille et de la loi, la loi devant qui tous sont égaux...

Ah! faillite!

Ratichonnades

La prêtraille à la vie aussi dure que la gale! Pour qu'on en voit la fin il faut que capitalos et gouvernants soient fichus au rancard.

Jusque là, ce sera comme des dattes! On trouvera de la cléricafaille un peu partout : c'est kif-kif les punaises, ça se fourre dans tous les coins.

Lundi soir, en l'honneur du carême, un ratichon a dégueulé du haut de l'égrugeoir de l'église Vincent de Paul.

Il a bavé sur la vie sans Dieu, — ça lui allait très bien à lui, qui ignore la vie sans biftecks!

Une floppée de bons fieux avaient profité de l'occase pour passer la frocaille à la chine.

Quand les cafards ont beuglé leurs cantiques, les bougres ont poussé la « carmagnole » à pleine voix.

A ce chant inaccoutumé, les chaises sont devenues anti-crétines et ont valsé avec un galbe époilant.

Puis, une odeur de mouscaille catholique a embaumé la boîte à bondieu, — au point qu'on se serait cru dans l'égout collecteur.

Pour lors, la frocaille a fait barricader vivement ses portes et les bigottes se sont éclipsées par la sacristie.

Pauvres andouilles! Votre frousse a été grande..... Rassurez-vous donc : les bons bougres n'avaient pas de méchantes intentions; ils ne voulaient que se payer votre poire!

MARXISME CHIENTIFIQUE

Qui n'a dit et répété, après beaucoup d'autres, que :

Plus on va, plus la richesse se condense en quelques mains crochues, de telle sorte que, si le petit train-train de concentration n'a pas d'arrêt, en quelques dizaines d'années la société bourgeoise ne sera composée que d'une pelletée de capitalos géants, avec, tout autour, la marmaille populaire crevant la famine.

A ce moment, y aura plus d'intermédiaires à la clé! la petite bourgeoisie sera morte.

De sorte que, si le fameux Caligula revenait sur terre et qu'au lieu de vouloir couper la tête à l'Humanité, l'envie lui vienne de couper celle du Capitalisme, — sa besogne serait bougrement simplifiée.

Eh bien, ceux qui ont dit et répété cela doivent en faire leur mea-culpa : ce n'est pas une vérité, mais une simple balourdise guesdiste, mise en circulation par Karl Marx, le Dieu de la religion Socialarde, dont Basile Guesde est le Mahomet.

Depuis quarante ans on rengaîne cette couillonnade, — on l'accepte pour argent comptant!

Les uns et les autres : socialos et anarchos, nous avons coupé dans le pont.

Que ceci nous soit une leçon de modestie et nous apprenne qu'il est au moins maladroit de traiter de crétins endurcis et ressemelés des types qui pensent différemment que nous.

Nous sommes tous sujets à l'erreur! Notre caboche est tellement embistrouillée de préjugés que c'est un aria du diable pour y faire germer le bon grain, — les bourdes y fructifient avec rudement plus de facilité.

Karl Marx en est un riche exemple : avec son bouquin sur « le Capital » il nous a servi un tas de couleuvres, que nous avons avalé kif-kif des pillules ; tant que l'expérience n'est pas venue prouver que les ragougnasses du birbe sont inexactes, on l'a cru sur parole. On coupait d'autant plus facilement dans le pont que tous les bons hommes qui se sont fait les vulgarisateurs du marxisme se drapent dans des théories macaroniques et baragouinent au nom de la science : ils se proclament « socialistes scientifiques » long comme le bras!

Leur affirmation est exacte ; ils méritent l'étiquette qu'ils se donnent ; — à condition qu'on prononce à l'auvergnate : ils sont réellement « chientifiques! »

Un camaro, Tcherkesoff, s'est attelé au dépiotage de leurs hâbleries. Dans les « Temps Nouveaux » de la semaine dernière, chiffres en main, il démontre que la fameuse concentration capitaliste est une calembredaine tour-eifelesque. Il a basé sa démonstration sur l'Angleterre, et il a eu d'autant plus de raison d'agir ainsi que c'est en tatant le pouls de l'Angleterre que Karl Marx prétendait avoir opéré. Tout serait à citer, bornons-nous à quelques chiffres, et ceux que ça intéresse n'auront qu'à s'appuyer les « Temps-Nouveaux » — où les tartines de Tcherkesoff continuent à paraître :

En 1869, il y avait en Angleterre environ 187 mille individus ayant un revenu annuel variant de 3.750 francs à 12.500 balles. — En 1889, le nombre de ces petits bourgeois s'élevait à 333 mille. — En vingt ans, il y a donc eu 72 pour cent d'augmentation.

En 1869, y avait 21,100 birbes ayant de 15,000 à 22.500 francs de revenu. — En 1889, y en avait 28,000. — Ce qui fait 29 pour cent d'augmentation.

En 1869, y avait 14,000 jean-foutre ayant entre 25,000 et 100,000 francs de rentes. — En 1889, y en avait 18,900. — Ça donne 28 pour cent d'augmentation.

En 1869, y avait 2.150 sangsues millionnaires, ayant un revenu annuel de plus de 250 mille fr. — Le nombre de ces grosses charognes était de 2.900 en 1889. — Là encore, y a 28 pour cent d'augmentation!

Ainsi, ces derniers vingt ans, la petite bourgeoisie s'est accrue des deux tiers, tandis que les gros capitalistes, n'augmentaient même pas dans la proportion d'un tiers.

C'est une giroflée à trente-six feuilles foutue sur la hure en papier mâché du socialisme aussi bafouilleur qu'autoritaire.

Que va répondre aux chiffres de Tcherkesoff, l'Homme-Calcul, le Mahomet de Roubaix, le caméléon barbu, de son vrai nom Basile — et qui se fait appeler Guesde aujourd'hui et hier Bouygard ?

Il est probable qu'il taira sa gueule... Tant pis, nom de dieu! Nous perdons un spectacle galbeux : C'eut été bougrement rigolboche de voir ce bouffe-galette s'empêtrer dans les méandres du macaroni littéraire qu'il dévidérait.

—o—

Cette fois, c'est acquis pour de bon : les grandes théories de Karl Marx sont irrémédiablement convaincues de fumisterie.

Déjà, sa « loi des salaires » a encaissé pas mal de bochons;

Voici maintenant que son grand cheval de bataille, « la concentration capitaliste » s'en va rejoindre aux vieilles lunes le mystère de la Trinité et l'enceintement mirifique de la Vierge Marie, grâce à l'opération d'un pigeon... qui était peut-être un lapin...

Marx s'était fourré jusqu'au nombril le doigt dans le croupion, en prétendant que les gros capitalistes mangeraient les petits, — et en ajoutant que ça **s'opérerait avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature.**

Pauvre radoteur! Tandis que ce couillon-là alignait ses chiffres, pondait ses phrases amphigouriques, la société capitaliste allait son petit bonhomme de chemin, si bien que, ainsi que l'a démontré Tcherkesoff, loin d'aller en diminuant, **le nombre des exploiteurs du populo a triplé depuis 1840.**

—o—

Donc, tandis qu'on foutait au rancard les socialistes pur sang, sains d'esprit, Proudhon, Fourier et une chiée d'autres, on nous ingurgitait la bouillie marxiste.

Imaginez-vous que demain on nous nourrisse d'étoupes, entrelardées de tiges de bottes et arrosées de jus de fumier.

Ça nous ferait un sale estomac!

De même, les balourdises guesdistes nous ont fait un sale cerveau.

Comment s'épater que le populo soit tout désorienté et mal équilibré, — nous naviguons sans boussole!

Aussi ne savons-nous plus de quel côté se lève le soleil révolutionnaire!

Une génération à qui on a seriné qu'elle n'a pas à avoir de l'énergie et de l'initiative, qu'elle n'a qu'à se rouler les pouces et à regarder couler les événements : car la concentration capitaliste prépare la liquidation sociale, aussi fatalement que l'eau des rivières coule à la mer... Une telle génération ne peut avoir du poil au ventre!

Les bons bougres, saoulés par l'opium marxiste, se sont endormis sur le roti. On leur a dit que la révolution s'amenait toute seule, fatalement, — et ils l'ont cru, hélas! Ils ont vivoté sur cette affirmation, se dispensant d'agir, attendant que se produise le miracle annoncé par Marx : attendant que par l'effet même de sa croissance, la Bourgeoisie fasse la culbute...

Le miracle ne s'est pas manifesté — et ne se manifestera pas!

—o—

Notre malheur est, qu'actuellement, nous sommes saturés de marxisme, pire qu'un syphilitique, de mercure.

Et le marxisme produit ses ravages normaux : l'émasculation!

Tout n'est que fatalisme dans cette théorie :

La sacrée « loi des salaires » nous conduit directement à l'inaction ; à l'en croire le gain d'un prolo ne peut jamais s'élever au-dessus du minimum strictement nécessaire à sa subsistance...

Si on tient cela pour démontré, à quoi bon faire grève? A quoi bon essayer de rouspéter contre le patron? Pourquoi se décarcasser et se démancher pour tenir en respect le galeux? Pourquoi tirer des plans pour lui faire dégorger quelques picaillons?

Puisque tout cela est inutile et vain, — et, en outre, puisque la fatalité nous mène à la Révolution, à quoi bon ruer dans le brancard? Le plus pratique n'est-il pas de plier l'échine et de se laisser porter par les événements?

Voilà l'aboutissement logique du socialisme marxiste : l'anéantissement de l'individu, l'avachissement populaire!

—o—

Tcherkesoff a entrepris une besogne de salubrité : débarasser le terrain social des déjections marxistes,

Il n'y a qu'à l'encourager, nom de dieu!

D'autant plus que si c'est une œuvre bougrement utile, elle est plus fastidieuse qu'éblouissante.

La balade de Félisque

Naturellement, notre tannant Tanneur ne pouvait se déplacer sans que le cuir du populo s'en ressente.

Le premier résultat de son transbahutage à travers la France a été de procurer une kyrielle d'embêtements à quantité de bons bougres.

La surveillance de la rousse, que subissent très radicalement les anarchos, s'est manifestée plus que jamais.

Il est même probable que dans plus d'un endroit, en catimini, des fistons à la redresse ont été fourrés au bloc, — simplement pour leur éviter l'ennui de reluquer la bobine du président.

A Valence, entre autre, le quart d'œil spécial qui, il y a trois semaines, essaya d'embaucher un camaro, a réussi à maquiller un petit complot, — il tenait à se faire mousser!

Les quotidiens ont annoncé, l'autre matin, l'arrestation en gare de Valence de trois espagnols et d'un italien... et cet italien est boulanger!

On les a foutu au clou et on parle de décorer le roussin, car il a sauvé la vie à Félisque.

Imbéciles!

De Bric et de Broc

Du pain sur la planche . . . . Pouget en a encore!

Ce bon et honorable mossieu Patin de Montceau-les-Mines vient d'abouler à nouveau 45 balles entre les pattes de la gouvernance, montant d'un mois de croustille pour le frangin, à Pélago.

Est il prévoyant, ce mossieu Patin! s'il paie pour qu'on garde Pouget au clou, ce n'est pas pour satisfaire sa rancune, — il en est incapable! C'est tout simplement pour éviter à cet ami les risques d'écrabouillage dans les rues de Paris et de Montmartre.

Progrès républicain. — Une invention dégueulasse qui nous arrive d'Amérique : c'est un canon automatique qui, grâce à un mécanisme époilant se charge et s'allume tout seul.

Ce maudit instrument d'assassinat, qui est plutôt un gros fusil ne pèse que 18 kilos ; il peut tirer cent coups en seize secondes, soit environ quatre cent coups à la minute.

Les grosses légumes de France s'intéressent beaucoup à ce canon : il est question d'en acheter un et d'en faire cadeau à Gallifet, en prévision de nouveaux massacres populaires.

LES ALIÉNÉS

Avez-vous, parfois, assisté, un soir de paye, à l'engouffrement du populo dans les bars, ces étincelants assommoirs où la poison se consomme par quantités inouïes, où la pauvre machine à produire qu'est l'ouvrier, va se « retremper » en s'enfonçant des « bleus » ou un tord-boyaux infâme pompeusement qualifié rhum ou marc? Là, le prolo qui a peiné, une quinzaine durant, devant une assourdissante bécane, qui a respiré l'atmosphère délétère des usines, qui, souvent, le soir, à sa rentrée chez lui, généralement un taudis infect, s'est engueulé, — quelquefois tamponné, — avec sa femme, par l'excellente raison que la misère siégeait au foyer, cherche une consolation, un oubli de tout ce qui l'accable : souffrances, peines et douleurs, lamentable trilogie considérée comme lot de la classe misérable.

L'ouvrier n'est pas seul à s'ingurgiter force poison : à vrai dire, il est minorité parmi ceux qui absorbent d'ignobles liquides qui délabrent l'estomac tout en tuant le cerveau; c'est surtout chez les purotins, ceux que la misère a reçu dans ses bras dès leur naissance, qu'il faut chercher les alcooliques. La gent soldatesque en fournit aussi un nombre fort respectable et depuis ces dernières années, on est surpris de voir un accroissement considérable du côté des dames.

La terrifique progression qu'un docteur, Emile Dubois, vient de signaler en un long rapport sur le service des aliénés hospitalisés par le département de la Seine, n'est pas fait pour rassurer ceux qui ont un léger penchant pour la verte, ou même, simplement, ceux qui sont sujets aux maux de tête.

En 1887, on admit dans les asiles de la Seine et leurs succursales 3,649 fous; en 1888, on en reçut 4,003; en 1891, 4,324 et en 1894, 4,416.

L'on trouve, dans ce rapport, des affirmations pas ordinaires; par exemple, celle-ci :

« Enfin, il faut le dire aussi, la principale cause de l'encombrement des asiles est *la misère*. C'est elle qui est la cause principale de *l'alcoolisme*, des *intoxications professionnelles* amenées par une hygiène défectueuse, de *la prostitution* et *du vice*, si souvent générateurs de psychoses par l'existence anormale que mènent leurs victimes. »

Ainsi, les bourgeois qui méprisent la populace, qui regardent avec des airs scandalisés, un prolo qui, un jour de bordée, expectore sa vinasse au pied d'un bec de gaz, n'ont pas l'air

de se douter que les vins généreux qu'ils dégustent en claquant du bec, sont payés par ceux qui s'enfilent le tord boyaux des assommoirs. La misère, l'alcolisme, la prostitution, n'est-ce point l'œuvre de la Haute?

Les chouettes frusques qu'ils se collent sur le dos, le tape-cul à huit ressorts qui trimballe leur viande, ne sont ils point faits du chômage et de la faim qui, journellement, jettent au ruisseau. des foultitudes de jeunes femmes?

Ainsi des centaines de filles du peuple, qui, hier, n'étaient que chair à usine, sont aujourd'hui chair à trottoir, et, demain, ne seront que chair à scapel!

—o—

Et ceci n'est pas dit que par nous, anarchistes, qui passons pour des mauvaises langues ; écoutons le docteur Toulouse qui a écrit de longues observations sur l'alcoolisme :

« Il faudrait que la société garantit à chaque citoyen, et d'une façon impresciptible, un minimum de confortable. Assurer cela, ce serait protéger la race humaine qui vaut bien qu'on fasse pour elle ce qu'on a fait pour tant d'espèces animal. »

Et le docteur Dubois ajoute :

« En effet, *toutes les mesures sociales qui élèveront le bien-être du peuple*, qui diminueront les maladies infectieuses, qui assainiront le physique et le moral des populations, *seront encore les mesures les plus efficaces à opposer à l'extension de l'aliénation mentale.* »

—o—

La proportion des alcooliques, sur la totalité des aliénés a été, chez les hommes :

En	1887	21.84 0/0
	1888	22.68 —
	1889	25.23 —
	1890	27.49 —
	1891	27.49 —
	1892	30.81 —
	1893	30.30 —
	1894	30.11 —

C'est-à-dire, qu'après une augmentation brusque en 1892, il y a tendance à diminution.

Voyons maintenant le côté des femmes :

En	1887	32.9 0/0
	1888	5.96 —
	1889	8.27 —
	1890	7.91 —
	1891	8.62 —
	1892	8.59 —
	1893	8.35 —
	1894	9.05 —

L'infériorité du sexe féminin est, ici, indiscutable. Les 9 pour cent ne brillent pas à côté des 30 pour cent du sexe masculin.

Cependant, remarquons qu'en 1888, les hommes deviennent d'un peu plus de deux pour cent plus sobres ; les femmes se cuitent de deux pour cent davantage.

En 1890, les mâles empirent de deux et quart pour cent. Et en 1894 alors qu'ils fournissent quelques alcooliques en moins, voilà que les femmes se mettent à augmenter.

Et le docteur Magnan écrit :

« Ces chiffres ont leur éloquence.... Comme conséquence, nous voyons l'accroissement de la paralysie générale, et, ce qui est plus grave encore, l'augmentation des jeunes idiots, des jeunes épileptiques dont les antécédents révèlent presque constamment aujourd'hui l'alcoolisme du père, parfois celui de la mère, ou même l'alcoolisme à la fois du père et de la mère. »

N'est-ce pas que c'est une belle société ?

Et le docteur Toulouse, brave philanthrope, propose de séquestrer d'autorité, ceux qui boivent d'habitude.....

C'est le même docteur qui, ayant intoxiqué avec des alcools de qualités différentes des cochons d'Inde, constata que ceux qui avaient bu de la bonne camelotte devenaient gais comme des petits pinsons, tandis qu'au contraire, ceux qui avaient absorbé du tord boyaux se transformaient en crapulards arsouilles.

En somme, nous voyons que la misère est cause de tous ces maux. Que chacun ait le nécessaire, et l'énorme consommation de poison disparaîtra bien vite.

Ste-Anne, Villejuif, Charenton, Bicêtre et tant d'autres bagnes deviendront déserts ou presque. Mais d'ici là, le populo a sérieusement besoin de se dégrouiller.

Les chiffres précités ne donnent que le nombre des internés, mais si l'on voulait sérieusement se donner la peine de totaliser les loufoques qu'il y a en notre société, il faudrait des rames de papier ; rien que, seulement, pour les déments qui s'agitent au pouvoir, il faudrait, au bas mot, plusieurs mains.

Puis, il y a réciprocité dans tous les mondes... ces messieurs aussi nous taxent de fous, mais, sait-on qui sera fou demain ?...

J. Desboys.

Dans la balance de Thémis.

Nancy. — Qui donc prétendait que cette bougresse de Thémis, une marchande d'années de prison, avait des faux poids dans sa balance ?

Ainsi, on vient de condamner à deux mois de prison, le flicard Denis, de Dombasle, poursuivi pour blessures par imprudence.

Ce misérable roussin — digne agent de l'autorité — avait laissé un homme au violon, sans lui donner ni nourriture, ni boisson, pendant huit jours.

On en avait tiré ce malheureux à moitié mort et les pieds gelés...

La Rousse et Thémis sont deux garces qui peuvent marcher ensemble.

Le passage de Félisque

Chalon-sur-Saône. — Samedi dernier, Félisque le grand tanneur se rendant à Lyon, a bien voulu s'arrêter une dizaine de minutes à la gare du patelin.

Toute la pestaille administrative et judiciaire ainsi que les « Sociétés » de la ville, avaient reçu l'ordre de se rendre à la gare, pour faire des courbettes au grand chef.

Les roussins aussi pullulaient. Les trous du cul ont gueulé, à l'arrivée du Président de la Publique, « vive Mossieu Félisque ! » Ce à quoi des zigues ont riposté par les cris de « Vive Cyvoct ! » histoire de renouveler la jugeotte de l'ex-tanneur.

Inutile de dire que les argousins, depuis le matin, guignaient les copains les plus en vue.

Toulouse. — Nos gouvernants sont libéraux chacun sait ça, et pour ceux qui douteraient de ce libéralisme ils n'ont qu'à interroger les copains de Toulouse.

Vexés de la propagande que lesdits copains étaient en train de faire, les grosses légumes du patelin ont fait interdire la salle où ils se réunissaient, pensant de cette façon arrêter la marche des idées.

Préalablement, une trifouillée de roussins se tenaient à l'affût chaque soir de réunion, de sorte que, les copains se souciant fort peu d'attraper le choléra, cela seul eût suffi pour leur faire choisir un autre lieu.

Ceci ne suffit pas pour que les camarades s'arrêtent en bonne voie de propagande, les grosses légumes peuvent encore se démancher : rien n'arrête l'Idée !

Communications

Paris. — Les Libertaires du VIe. Réunion le lundi 9 mars, à 8 heures 1/2 du soir, 14, rue Mabillon. Question à l'étude : La propagande abstentionniste. Les contradicteurs sont invités.

— Les Libertaires du XIIIe, salle Bénétaud, 50, avenue des Gobelins. Réunion le samedi 7 mars, à 8 heures 1/2 du soir, causerie par un camarade sur : Autorité et Liberté.

— Jeunesse anarchiste du XVe, salle Mas, 103, rue du Théâtre. Par suite de la conférence Kropotkine, la réunion du vendredi 6 mars, n'aura pas lieu. Le dimanche 8 mars, soirée familiale, causerie par un camarade, chants et poésies.

— Les Libertaires du XIVe. Samedi 7 mars, à 8 heures 1/2 du soir, 11, ag. d'Orléans. Soirée familiale. Causerie et chants.

— Jeunesse libertaire du XIVe. Dimanche, 8 mars, à 2 heures de l'après-midi, 11, av. d'Orléans. Causerie par le camarade Jules Bard sur le *Patriotisme*.

— Groupe artistique. Réunion le jeudi 12 mars, à 8 heures 1/2, 11, avenue d'Orléans.

— Les égaux du XVIIe. Tous les mercredis à 8 heures 1/2 du soir, salle Héral, 68, rue Demours.

Divers sujets sont discutés.

Boulogne-sur-Seine. — La Jeunesse révolutionnaire libertaire, se réunit tous les jeudis à 8 heures 1/2 du soir, 1, route de la Reine, maison Cantillon.

Saint-Etienne. — Il vient de se créer le groupe de l'*Inédit* dont le but sera de s'occuper exclusivement de rechercher les moyens les plus faciles pour passer de la théorie à la pratique sur le terrain industriel et d'implanter les principes libertaires dans la société actuelle, ou de sa transformation par l'évolution matérielle.

Tous les copains, spécialement les passementiers, veloutiers et caoutchoutiers, sont invités à se rendre « Au bon coin Stéphanois » en face le théâtre, le samedi 7 mars.

— Par suite du mauvais vouloir des propriétaires de l'Alcazar, la réunion qui avait été annoncée pour le 1er mars n'a pu avoir lieu.

Les camarades sont convoqués pour le 15 mars, à 3 heures de l'après-midi ; ils recevront des lettres d'invitation leur indiquant le lieu de la réunion.

Autant que possible, venir à l'heure.

Marseille. — Les camarades d'Endoume et des environs se rencontrent tous les jeudis à 8 heures du soir et les dimanches à 5 heures au « bar de la Liberté » chemin d'Endoume, 200.

Angers. — Le samedi 7 mars, à 8 heures précises du soir, salle Jouet, place des Arts, réunion publique et contradictoire.

Sujet traité : le pain gratuit et la grève générale.

Reims. — Les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu au **Cruchon d'Or**, le dimanche 8 courant, à 4 heures du soir.

Mac Donald. — Le groupe le Réveil de Mac Donald se réunit tous les derniers dimanches du mois chez Auguste Bisiaux. Tous les ouvriers sont invités à y venir discuter la question sociale.

Petite Poste

— **L. B. Paris :** Je te remercie de m'avoir fait part de ces clabaudages qui veulent être venimeux. Je ne sais où on a pêché ces histoires de candidatures. En tous cas, ceux qui les colportent sont des imbéciles ou des menteurs... à leur choix. E. P.

— **A. D. Mystic :** ton abonnement a été reçu et inscrit, merci.

— **N. M. Paris :** On te répondra la semaine prochaine.

— **Pierre Dacier.** — Tu es très fort, mais tu dors trop ! Tu as tort, spirituel poète, d'émailler ta prose de fautes d'orthographe, — ça ne prend pas, tes gros jambages sont trop caractéristiques... Si on n'a pas inséré le dernier alinéa de ta tartine, c'est parce qu'au lieu d'arguments, bons ou mauvais, ce n'était que de la phraséologie. On te répondra la semaine prochaine ; un simple mot aujourd'hui : sais-tu que Karl Marx est en baisse ? Ses ragougnasses s'effilochent, trouve donc autre chose que « la loi des salaires. »

Souscription pour aider à la publication et au développement de *La Sociale* :

G. Alexandrie, 2 francs.

Weir City. — Nubin Duval, 50 cent. ; Mme Bonnhivert, 25 cent. ; Mme Druart, 25 cent. ; J. Bernarding, 50 cent. ; — Total : 1 fr. 50.

Mystic (Yowa.) — J. B. Lherbier, 25 sous ; J. B. Caumiant, Emile Ernest, A. Lherbier, Joséphine Caumiant, chacun 5 sous ; Antoine Moreaux, 15 sous ; Mme Moreaux, Mme Hocq, Pauline Duez, J. B. Calier, chacun 10 sous ; Henri Hocq, Louis Boncle, Alex Duez, Octave Monier, chacun 20 sous ; Achille Wattier, 15 sous. — Total : 1 dollar 95.

En vente partout :

L'ALMANACH

DU PÈRE PEINARD

pour 1896 — An 104

Farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et d'une consultation sur l'Avenir dégoisée par une somnambule de la force de trente-six chevaux de fiacre

Prix de l'Almanach : **25** centimes

(Pour le recevoir franco, par la poste, envoyer **35** centimes)

Le gérant : E. POUGET.

Imprimerie E. POUGET, 120, rue Lafayette, Paris

N° 44 LA SOCIALE, paraît le Dimanche 15 Mars 1896

Précautions pour le voyage du Président

Le Maire. — **Eh bien ! voyons brigadier, vous n'y pensez plus de laisser traîner ça ? A quoi donc sert la prison.....**